



Rafael Kubelík conducts Haydn, Schoenberg & Tchaikovsky

aud 95.745

EAN: 4022143957450



4 0 2 2 1 4 3 9 5 7 4 5 0

Diapason (2023.06.01)

exclusivement capté) du 8 septembre 1968, est à trois titres symbolique de la trajectoire de Rafael Kubelík : donné quelques jours après l'écrasement du Printemps de Prague par les troupes du Pacte de Varsovie, il marque les vingt ans d'exil du chef tchèque et se tient à Lucerne, ville où il a entretemps élu domicile.

Avec sa rythmique robuste et ses accords charnus, sa lecture de la Symphonie no 99 de Haydn ne s'embarrasse guère de scrupules stylistiques. Sa rassurante vigueur – ces flûtes galantes en diable ! – est révélatrice de l'esthétique qui prédominait encore, loin de l'acuité que les pionniers Hermann Scherchen ou Hans Rosbaud s'étaient employés à restaurer.

Le concerto pour piano de Schönberg n'a pas ce caractère daté. Rarement la partie soliste aura moins senti l'effort que sous les doigts de John Ogdon. Conjurant toute aridité, son toucher tempère par sa plasticité le sérialisme de l'écriture pour faire surgir çà et là des réminiscences des Trois pièces pour piano op. 11, voire des Cinq pièces pour orchestre op. 16.

Kubelík aborde la 4^e de Tchaïkovski avec une ardeur matinée d'austérité. Le premier mouvement file droit, comme taillé à la serpe. Renonçant aux rallentandos, le chef maintient l'Andantino dans un cadre tout aussi dépouillé. Bouclé en 5' 15" (soit trente secondes de moins qu'avec Mravinski et Markevitch qui pourtant ne traînent pas), le Scherzo est l'un des plus haletants de la discographie, tandis que le finale accentue l'opposition entre le premier thème, projeté avec une fougue lapidaire, et le second que Kubelík étire sans pour autant l'alanguir.

RAFAEL KUBELIK
CHEF D'ORCHESTRE,
1914-1996

Ψ Ψ Ψ Ψ HAYDN : Symphonie
n° 99. SCHÖNBERG : Concerto
pour piano*. TCHAIKOVSKI :
Symphonie n° 4.

John Ogdon (piano)*,
New Philharmonia Orchestra.
Audite. © 1968. TT : 1 h 24'.

TECHNIQUE : 4/5



Ce concert (excellemment capté) du 8 septembre 1968, est à trois titres symbolique de la trajectoire de Rafael Kubelík : donné quelques jours après l'écrasement du Printemps de Prague par les troupes du Pacte de Varsovie, il marque les vingt ans d'exil du chef tchèque et se tient à Lucerne, ville où il a entretemps élu domicile.

Avec sa rythmique robuste et ses accords charnus, sa lecture de la Symphonie n° 99 de Haydn ne s'embarrasse guère de scrupules stylistiques. Sa rassurante vigueur – ces flûtes galantes en diable ! – est révélatrice de l'esthétique qui prédominait encore, loin de l'acuité que les pionniers Hermann Scherchen ou Hans Rosbaud s'étaient employés à restaurer.

Le concerto pour piano de Schönberg n'a pas ce caractère daté. Rarement la partie soliste aura moins senti l'effort que sous les doigts de John Ogdon. Conjurant toute aridité, son toucher tempère par sa plasticité le sérialisme de l'écriture pour faire surgir çà et là des réminiscences des Trois pièces pour piano op. 11, voire des Cinq pièces pour orchestre op. 16.

Kubelík aborde la 4^e de Tchaïkovski avec une ardeur matinée d'austérité. Le premier mouvement file droit, comme taillé à la serpe. Renonçant aux rallentandos, le chef maintient l'Andantino dans un cadre tout aussi dépouillé. Bouclé en 5' 15" (soit trente secondes de moins qu'avec Mravinski et Markevitch qui pourtant ne traînent pas), le Scherzo est l'un des plus haletants de la discographie, tandis que le finale accentue l'opposition entre le premier thème, projeté avec une fougue lapidaire, et le second que Kubelík étire sans pour autant l'alanguir.

Hugues Mousseau

RAFAEL KUBELIK

CHEF D'ORCHESTRE,
1914-1996

Ψ Ψ Ψ Ψ HAYDN : Symphonie
n° 99. SCHÖNBERG : Concerto
pour piano*. TCHAIKOVSKI :
Symphonie n° 4.

John Ogdon (piano)*,
New Philharmonia Orchestra.

Audite. Ø 1968. TT : 1 h 24'.

TECHNIQUE : 4/5



Ce concert (excell-
lemment capté)
du 8 septembre
1968, est à trois
titres symbolique
de la trajectoire
de Rafael Kubelik : donné quelques
jours après l'écrasement du Prin-
temps de Prague par les troupes
du Pacte de Varsovie, il marque les
vingt ans d'exil du chef tchèque et
se tient à Lucerne, ville où il a entre-
temps élu domicile.

Avec sa rythmique robuste et ses
accords charnus, sa lecture de la
Symphonie n° 99 de Haydn ne s'em-
barrasse guère de scrupules stylis-
tiques. Sa rassurante vigueur – ces
flûtes galantes en diable ! – est ré-
vélatrice de l'esthétique qui prédo-
minait encore, loin de l'acuité que
les pionniers Hermann Scherchen
ou Hans Rosbaud s'étaient employés
à restaurer.

Le concerto pour piano de Schön-
berg n'a pas ce caractère daté. Ra-
rement la partie soliste aura moins
senti l'effort que sous les doigts de
John Ogdon. Conjurant toute ari-
dité, son toucher tempère par sa
plasticité le sérialisme de l'écriture
pour faire surgir çà et là des rémi-
niscences des *Trois pièces pour piano*
op. 11, voire des *Cinq pièces pour*
orchestre op. 16.

Kubelik aborde la 4^e de Tchaïkov-
ski avec une ardeur matinée d'aus-
térité. Le premier mouvement file
droit, comme taillé à la serpe. Re-
nonçant aux rallentandos, le chef
maintient l'*Andantino* dans un cadre
tout aussi dépouillé. Bouclé en
5' 15" (soit trente secondes de
moins qu'avec Mravinski et Marke-
vitch qui pourtant ne traînent pas),
le Scherzo est l'un des plus hale-
tants de la discographie, tandis
que le finale accentue l'opposition
entre le premier thème, projeté
avec une fougue lapidaire, et le
second que Kubelik étire sans pour
autant l'alanguir.

Hugues Mousseau